

Catherine Meurisse

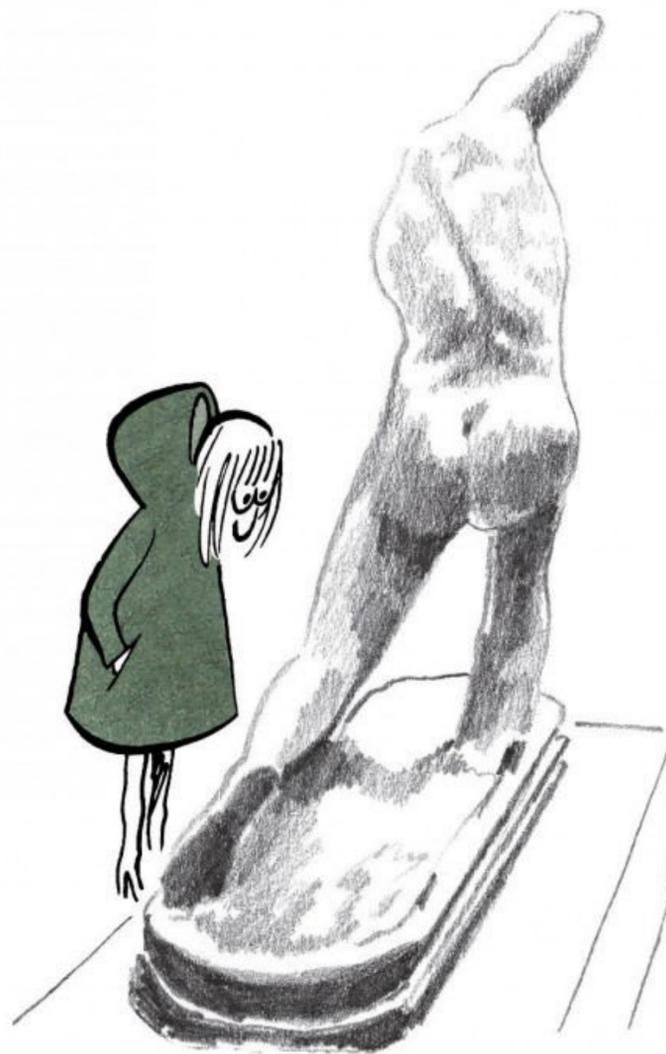
La Légèreté



DARGAUD

Catherine Meurisse

La Légèreté



Préface de Philippe Lançon

DARGAUD

PARIS BARCELONE BRUXELLES HONG KONG LAUSANNE LONDRES MONTREAL NEW YORK SHANGHAI

Catherine, lingère légère

Un roman d'Henry James datant de 1877, *L'Américain*, commence par une scène écrite avec son habituelle subtilité comique : un solide Américain est à moitié allongé sur une banquette ottomane, face à un tableau du peintre espagnol Murillo. Ce tableau représente une Vierge naissante. Il est beau, mais le solide Américain préfère à l'original, qui l'endort, la copie qu'une jeune Française est en train de faire, et veut la lui acheter. Il a marché toute la journée dans la ville, c'est son premier voyage à Paris, la capitale du savoir-vivre et de la beauté, le nombril de l'élégance et de la légèreté, mais ce qui le fatigue soudain, ce n'est pas sa longue marche sur les quais, c'est justement cette beauté sur les murs qui échappe à ses habitudes de héros concret. « C'était un homme astucieux et capable, écrit James, et en vérité il avait passé plus d'une nuit à défricher des labyrinthes de forêts comptables, sans que le chant du coq ait accueilli un bâillement. Mais Raphaël et Titien et Rubens étaient une nouvelle forme d'arithmétique, et ils inspiraient à notre ami, pour la première fois de sa vie, un vague doute sur lui-même. »

Il y a longtemps que Catherine, plus fine et plus méchamment fragile que notre Américain, et qui, contrairement à lui, exerce son humour avec une assiduité naturelle et volontaire, arpente la littérature, la peinture et la sculpture, je dis bien arpente, pour les faire sortir du musée : pour les faire entrer, à travers ses planches, dans la vie quotidienne, qui est à moitié imaginaire. Elle n'oppose jamais la trivialité et la familiarité à la création et à la beauté. Elle les utilise pour faire valoir la création et la beauté, pour les apprivoiser, pour les faire vivre. Elle mélange tout parce que la vie mélange tout, et elle en tire de formidables récits dessinés où les écrivains, les artistes, deviennent les héros picaresques d'une fiction qu'elle invente ou qu'elle habite, des récits où la caricature, l'autodérision, la tendresse, la rêverie, la morsure de la légèreté, toujours elle, nourrissent un sang d'encre et l'admiration. Catherine enlève à la beauté tout le poids qui nous empêche si souvent d'en profiter.

Le 7 janvier 2015, cette belle vie et cette belle activité, vives et sentimentales, d'un comique féroce et burlesque, ont soudain pris un poids épouvantable, du plomb dans l'aile de ceux qu'il n'a pas tués, poids et plomb de l'événement que fut l'attentat contre *Charlie*. Pour elle comme pour moi, le rapport à ce que nous aimons le plus intimement avec le plaisir et l'amour, ce que nous aimons physiquement et je crois naturellement, dans une solitude partagée, autrement dit la littérature et l'art, a été sauvagement déstabilisé. Une nouvelle forme d'arithmétique, ironisait Henry James. Dans notre cas, c'est à l'envers : une nouvelle forme d'arithmétique funèbre inspire un vague doute non pas exactement sur nous-mêmes, pas tout à fait, mais sur ce que sont nos élans, notre insouciance, nos regards sur la beauté, nos vies.

Ce jour-là, contrairement à quelques autres dont moi, Catherine a eu la chance d'arriver en retard, donc après les frères Kouachi, à la conférence de rédaction du mercredi, vous lirez dans l'album pourquoi : ce sont les intermittences du cœur en panne d'oreiller. Il faudrait toujours se séparer la veille d'un attentat, ça permet d'échapper par la déprime au devoir d'y assister. Une chance, dis-je... mais était-ce tout à fait une chance ? Quel mot mal choisi ! Le hasard, voilà tout. Les limbes des amis morts, la difficulté d'assimiler la violence qui nous a été faite, ce perpétuel orphelinat dans lequel nous ont plongés ces deux ninjas d'opérette islamo-sanglante, blessés ou pas nous le vivons tous, moi comme elle, elle comme moi, nous comme les autres, blessés ou non. Tout ce que nous vivons depuis lors est filtré par l'événement. Nos rêves, nos sentiments, nos expériences sont vécus à l'échelle du mur qu'il vient d'abattre sur nous. Le cyclone est passé, mais son œil est dans la tombe et nous regarde, nous juge, nous restreint, pour tout dire nous emmerde. Notre intimité, nos consciences, notre inconscient, tout flotte de travers et semble attiré vers le fond. Qu'est devenue la légèreté ? D'où le titre de ce livre, qu'on dirait presque de Kundera. L'insoutenable légèreté de l'être quand l'être est à ce point, par l'événement, entamé.

Chacun a ses petites stratégies de survie, quoique stratégie soit aussi un grand mot : chacun bricole comme il peut, comme un marin d'eau douce pris dans une tempête qui le dépasse. Le monstre a ouvert sa gueule. Pour les uns, c'est un requin. Pour les autres, une baleine. Catherine, comme Jonas ou Geppetto, est dans le ventre du cétaqué. Elle se souvient de Moby Dick ; elle essaie de l'oublier ; elle n'y arrive pas. À l'intérieur, elle allume sa petite lampe. Sur la membrane, elle lit comme dans une grotte les souvenirs de nos amis morts, ses propres débuts à *Charlie*, sa vie, depuis le 7 janvier, en forme de survie. Elle conjugue Charb et Wolinski et les autres au futur antérieur, en imaginant les blagues qu'ils auraient pu dire. Elle les fait circuler dans son imagination et la nôtre comme les artistes et les écrivains qu'elle aime, puisque ce sont des artistes et des écrivains qu'elle aime – puisque ce sont ses amis.

Dix mois après, la voici à la Villa Médicis, à Rome. Face aux statues et aux jardins, elle se demande si on peut « chercher le syndrome de Stendhal pour annuler celui du 7 janvier » – que redouble, au passage, celui du 13 novembre. Rappelons que le syndrome de Stendhal signifie qu'un excès de beauté déprime – et c'est peut-être, après tout, ce que vit l'Américain d'Henry James au musée du Louvre. Et donc, la voilà se baladant avec Henri Beyle parmi les ruines de Rome, ou dessinant dans l'atelier d'Ingres, que deux sympathiques artistes tagueurs lui ont prêté.

C'est à Rome que l'album de Catherine prend son sens et son envol. Les statues et les œuvres, que lui disent-elles désormais ? Comment bougent-elles dans le regard et sous la main ? Peuvent-elles l'aider à retrouver la légèreté perdue, l'indispensable légèreté de l'être ? Que disent leur histoire, leur destruction, sur ce que nous vivons ? Catherine ne répond pas,

ne sait pas. Elle dessine l'histoire de ses questions et de ses perturbations, et les dessine drôlement : son personnage confond sans cesse une scène de massacre antique avec celui du 7 janvier, ses larmes avec celles des statues. Traumatisme rime avec romantisme et anachronisme. Les vestiges distribuent les formes, les farces, les faux miroirs, les lignes d'espoir de fuite. Face à eux, il n'y a d'abord plus de légèreté, mais elle revient par les dessins, les mises en situation, les fermes cocasseries. Elle fait parler Stendhal, des pensionnaires de la Villa Médicis, les vivants et les morts.

Catherine en albatros dans cette Villa me touche particulièrement. Non seulement parce que Velázquez y a peint ce merveilleux tableau né de son voyage à Rome, *Vue du jardin de la Villa Médicis à Rome*, ce tableau qui semble un rêve pris dans un crépuscule, qui me rappelle que nous vivons désormais en funambules, les pieds posés sur le fil du cauchemar et de la créativité, un fil à couper le cœur. Non seulement parce que Catherine s'en amuse sur le thème : Diego, mon amour, tu n'as rien vu à Rome – ni à Hiroshima, ni sur les lieux de l'attentat. Il y a des moments où la beauté n'est qu'un écho aveugle. Mais aussi parce que, en mars 2015, deux mois après l'attentat, j'étais moi-même devant ce tableau de l'Espagnol à Paris, donc moi aussi dans la Villa Médicis. J'étais devant ce tableau et d'autres, dans l'exposition du Grand Palais consacrée à Velázquez, un pansement sur le visage, une greffe qui déconnait sous la lèvre et, comme Catherine, deux gardes du corps après moi. Je regardais cette splendeur avec ma chirurgienne, il faisait beau, nous parlions, je bavais un peu, je renaissais avec une gueule de bouffon.

« Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre », disait notre vieux Baudelaire. Il nous sert toujours de bas de laine, hein, Catherine ? Pour les longues soirées d'hiver, avec feu nos compagnons de pinceau et de plume, avec nos chagrins, nos souvenirs et nos amours. Et pour les soirées à l'hôpital, où je me le suis souvent récité. Nous avons plus de souvenirs que si nous avions mille ans, désormais, il s'agit donc de les faire courir le plus vite et le mieux possible, pour qu'ils n'engraissent pas n'importe comment sur nos lignes d'horizon. Catherine, l'attentat nous a donné un coup de vieux, mais tu nous rajeunis. Il a tout pétrifié, dans le genre Pompéi, mais tu fais bouger les silhouettes et les pierres. Avec tes angles aigus qui font saigner de rire, tu soulèves quelques montagnes pour qu'elles n'accouchent pas de nouveaux rats qui viendraient un peu trop nous bouffer le cœur et la rate. Catherine, tu mords dans le galbe des statues et tu es comme le poème d'Éluard, « lingère légère ». Ton talent n'est ni intact, ni alourdi. Il a pris du poids en légèreté.

Philippe Lançon